

BBC Film présente
produit par **Vixens**
coproduit par **Frakas Productions** et **Kasbah Films**



France, Belgique, Maroc / 2022 / 1h51
Couleur / Son: 5.1 / Image: 1.85:1 / Arabe, Français

المحتور ماكي بكيش

LES DAMNÉS NE PLEURENT PAS

UN FILM DE FYZAL BOULIFA

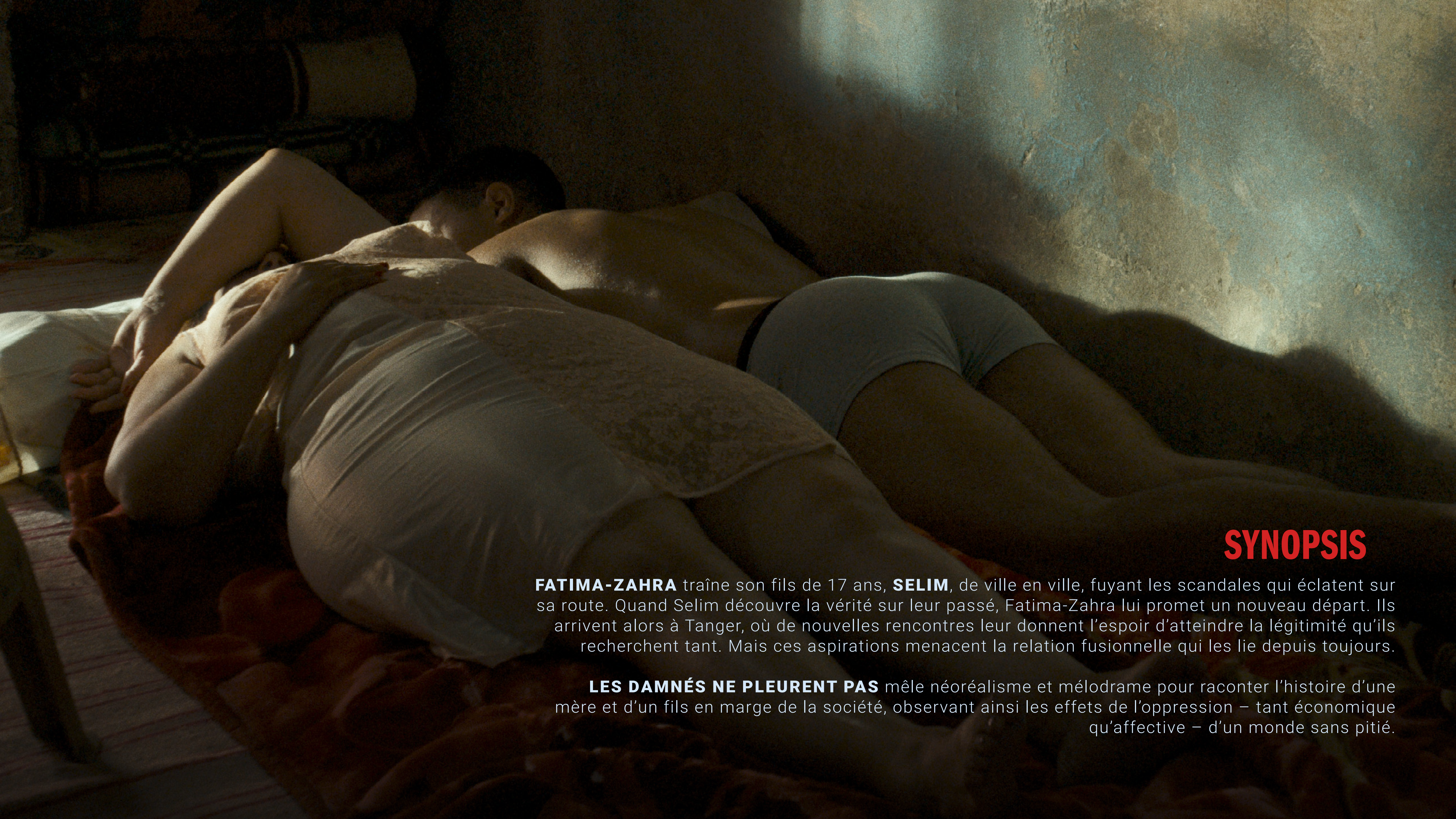
DISTRIBUTION

NEW STORY
01 82 83 58 90
info@new-story.eu

AU CINEMA LE 26 JUILLET

PRESSE

MAKNA PRESSE
Chloé Lorenzi - Marie-Lou Duvauchelle
+33 (0)1 42 77 00 16
info@maknapr.com



SYNOPSIS

FATIMA-ZAHRA traîne son fils de 17 ans, **SELIM**, de ville en ville, fuyant les scandales qui éclatent sur sa route. Quand Selim découvre la vérité sur leur passé, Fatima-Zahra lui promet un nouveau départ. Ils arrivent alors à Tanger, où de nouvelles rencontres leur donnent l'espoir d'atteindre la légitimité qu'ils recherchent tant. Mais ces aspirations menacent la relation fusionnelle qui les lie depuis toujours.

LES DAMNÉS NE PLEURENT PAS mêle néoréalisme et mélodrame pour raconter l'histoire d'une mère et d'un fils en marge de la société, observant ainsi les effets de l'oppression – tant économique qu'affective – d'un monde sans pitié.



Abdellah EL HAJJOUJI

SELIM

A woman with dark hair, wearing a white headscarf with a red geometric pattern and a red dress, is shown in profile, looking out over a city. The background is a blurred cityscape under a clear blue sky. The lighting is warm, suggesting late afternoon or early morning.

Aïcha TEBBAE

FATIMA ZAHRA



Antoine REINARTZ

SÉBASTIEN



« CE QUI M'A LE PLUS MARQUÉ ÉTAIT LA MANIÈRE DONT **L'AMOUR D'UNE MÈRE ET D'UN FILS** ÉTAIT AFFECTÉ PAR LA **HONTE** ET À QUEL POINT CELA RENDAIT LEUR RELATION **COMPLIQUÉE**, VOIRE MÊME **EXPLOSIVE.** »

ENTRETIEN AVEC FYZAL BOULIFA

Comment vous est venue cette histoire ? Pouvez-vous revenir sur l'écriture et le développement de celle-ci ?

En 2012, j'ai réalisé un court-métrage au Maroc, appelé *The Curse*, basé sur un événement vécu par ma mère à l'adolescence. Cela a été une expérience très positive pour moi qui m'a donné l'envie d'y revenir pour tourner un long-métrage. À l'époque où je travaillais au Royaume-Uni, je développais parallèlement d'autres histoires situées au Maroc sans pour autant me sentir pleinement à l'aise avec celles-ci.

Il y a plusieurs années, un scandale a éclaté dans ma famille éloignée. Une tante, qui avait perdu son mari brutalement, a été accusée d'entretenir une co-dépendance avec son fils, qui prenait progressivement le rôle du mari défunt.

Ce qui m'a le plus marqué était la manière dont leur amour était affecté par la honte et à quel point cela rendait leur relation compliquée, voire même explosive. Ils semblaient rejeter sur l'autre, et donc sur eux-mêmes, la violence d'une société impitoyable. Je souhaitais m'inspirer de cette relation aussi tendre que violente.

Je tiens de ma mère ce lien fort avec le Maroc. Elle a grandi dans la pauvreté, sans éducation, adoptée par une femme plus âgée et célibataire, et ce dans une société où le seul dispositif de sécurité sociale est l'institution patriarcale de la famille. Les personnes vivant en dehors de ce schéma imposé m'ont donc toujours intéressé.

Une telle histoire mère-fils, aussi différente soit elle dans ses détails et son contexte, pouvait d'une certaine manière s'apparenter à la mienne. J'ai senti que je pouvais donner vie aux univers émotionnels de ces deux personnages ; les écrire de l'intérieur.

Je voulais que le film ait une forme libre, comme un roman. Je savais que ces personnages étaient fondamentalement instables, imprévisibles, donc

je me suis laissé guider par eux lors de l'écriture, sans m'imposer d'arc ou d'intrigue. J'ai emprunté le titre d'un mélodrame de Joan Crawford des années 50. Je trouvais qu'il exprimait bien ce mouvement de propulsion en avant que je recherchais avec ce type de structure narrative. Je me suis rendu compte que ce style était proche des romans mélodrames du XIXe – dont ceux de Thomas Hardy que j'apprécie particulièrement – ainsi que des films et *soap operas* qu'ils ont inspirés. Si ce style est aujourd'hui démodé, il fait cependant référence aux coups du destin qui touchent les classes ouvrières et populaires. Je trouvais intéressant de l'assumer pleinement, en vue des personnages que je dépeignais.

Vos deux comédiens principaux et la majorité de vos acteurs ne sont pas professionnels. Pouvez-vous nous parler du casting ?

Ayant déjà travaillé avec des non-professionnels sur mes films précédents, je savais que le casting de celui-ci serait difficile. Étant donné les sujets sensibles du film, nous avons anticipé les défis propres au Maroc et avons augmenté le temps alloué à cette étape.

Par expérience, trouver des comédiens non-professionnels reste toujours assez chaotique et hasardeux, et ce même dans un pays où le casting est moins « industrialisé » comme au Maroc. Nous avons voyagé à travers le pays à la recherche de personnes qui pourraient avoir un vécu similaire à celui de Fatima-Zahra et Selim. Je me doutais que Selim serait difficile à trouver, compte tenu de la nature de sa relation avec Sébastien, mais nous avons finalement rencontré Abdellah assez tôt dans le processus. Cela s'est avéré plus difficile pour Fatima-Zahra car nous devons trouver un mélange entre son opportunisme endurci et son charme si séduisant et espiègle.


Quand j'ai rencontré Aïcha pour la première fois, je l'ai trouvée irrésistiblement magnétique mais elle ne correspondait pas totalement avec ce que j'imaginai. Heureusement, elle a continué d'être parmi les propositions des différents directeurs de casting. Quand je l'ai rencontrée à nouveau, nous avons travaillé sur des scènes plus exigeantes et elle m'a beaucoup impressionné.

Comment avez-vous travaillé avec eux ? Comment s'est déroulé la direction d'acteurs débutants ?


Si je préfère habituellement travailler sans scénario avec des non-professionnels, nous avons agi différemment cette fois-ci. En effet, au vu de la sensibilité de certains sujets, il était important d'être complètement transparent et d'aborder clairement les conséquences potentielles du film. Par ailleurs, je voulais incorporer les sensations et idées d'Aïcha et d'Abdellah dans les dialogues et détails du scénario, n'ayant moi-même pas grandi au Maroc. Je voulais les inclure le plus possible, les encourager à s'approprier les éléments du projet, changer les dialogues tels qu'ils les diraient, laisser leurs expériences nourrir le film. De plus, il me semble que quatre-vingt-dix pourcent du travail se situent dans le choix initial des acteurs. Aïcha, par exemple, est une merveilleuse actrice car elle n'efface pas sa personnalité, et ce même en jouant Fatima-Zahra. C'est ce que je recherche et tente de préserver lorsque je travaille avec des non-professionnels.

Parlez-nous de votre choix d'inclure l'intrigue gay dans le film, l'homosexualité étant illégale au Maroc.

Dans les années 70, mon père a vécu son adolescence dans une petite ville balnéaire près de Tanger. Il y est devenu ami avec un professeur



« AU MAROC, IL N'Y A PAS DE DISPOSITIF DE SÉCURITÉ SOCIALE AUTRE QUE LA FAMILLE. EN S'ÉCARTANT DU SCHÉMA FAMILIAL CLASSIQUE, SURVIVRE DEVIENT UN COMBAT QUOTIDIEN. LES GENS SONT OBLIGÉS D'IMPROVISER ET ON Y TROUVE ALORS UNE ÉNERGIE PARTICULIÈRE, À L'INSTAR DE CE FILM. »



de danse de Leicester, âgé d'une cinquantaine d'années. Il a fini par aider mon père à s'installer en Angleterre, c'est la raison pour laquelle je suis né à Leicester et non pas au Maroc. J'ai grandi avec cet homme, qui était l'ami de notre famille. Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris qu'il était venu au Maroc, comme de nombreux gays de sa génération, pour la beauté de ses jeunes hommes et ses cercles littéraires glamour. Par conséquent, ce qui m'a attiré c'est l'ambiguïté et la notion de destin dans ces rencontres plutôt que le sujet de l'homosexualité au Maroc.

Je me méfie de la manière dont certains films non-occidentaux jugés comme « problématiques » sont simplifiés pour attirer facilement du public dans les cinémas d'art et d'essai européens. En même temps, on a envie d'être honnête avec son film, on essaye de ne pas s'auto-censurer. Il y a un équilibre délicat à trouver. C'est d'ailleurs une source de tourment pour plusieurs cinéastes dont je suis proche possédant une « double » culture. Les films qui exploitent ce désir de « problèmes » prémâchés ont tendance à trouver leur public. Néanmoins les populations locales en ont conscience et dénoncent ce cynisme quand elles le voient, ce qui leur vaut parfois d'être perçues comme réactionnaires.

Il faut donc être nuancé lorsque nous abordons ces sujets. Être gay est en effet illégal au Maroc, tout comme les relations sexuelles hors mariage. Mais cela ne veut pas dire pour autant que si vous allez sur l'application Grindr au Maroc, vous n'y trouverez pas plein d'activité. Ces lois affectent, de façon disproportionnée, les pauvres. Si vous avez de l'argent, les gens sont plus enclins à fermer les yeux. Il n'y a pas si longtemps, lorsque la castration chimique était encore en vigueur au Royaume-Uni, Tanger était considéré comme un refuge pour les homosexuels anglais.

Votre dernier film, *Lynn + Lucy*, explorait l'amitié complexe entre deux femmes de la classe ouvrière anglaise. Au premier abord, ce nouveau film est très différent. Cependant, ces deux films ne partagent-ils pas des similarités ?

Les films reflètent bien évidemment les réalités de deux endroits très différents. Ils sont aussi formellement différents, mais cela illustre en fait une similarité : une préoccupation envers la condition existentielle de la classe populaire. L'austérité et la claustrophobie propres à *Lynn + Lucy* renvoient à une nation où la classe ouvrière porte le fardeau de sa stagnation et de son déclin moral. Au Maroc, il n'y a pas de dispositif de sécurité sociale autre que la famille. En s'écartant du schéma familial classique, survivre devient un combat quotidien. Les gens sont obligés d'improviser et on y trouve alors une énergie particulière, à l'instar de ce film.

Les deux films se situent entre le néo-réalisme et le mélodrame. On pourrait qualifier *Lynn + Lucy* de Sirkien, avec son cadre familial suffocant, son intérêt pour les femmes ordinaires et pour la question du statut social. *Les Damnés ne pleurent pas* accepte plus aisément certains éléments formels du mélodrame: la richesse et l'intensité des couleurs par exemple, ou la récurrence des bijoux et des choses qui brillent.



« JE SAVAIS QUE LE CASTING DE CELUI-CI SERAIT DIFFICILE. ÉTANT DONNÉ **LES SUJETS SENSIBLES DU FILM**... IL ME SEMBLE QUE **90 POURCENT** DU TRAVAIL SE SITUENT **DANS LE CHOIX INITIAL DES ACTEURS.** »



Avez-vous été inspiré ou influencé par des films en particulier?

Mamma Roma de Pasolini est l'influence la plus évidente mais *Les Nuits de Cabiria* fut aussi une grande inspiration, notamment pour le personnage de Fatima-Zahra et pour la parade musicale qui clôture le film.

J'ai regardé de nombreux mélodrames classiques. Caroline Champetier, la directrice de la photographie, et moi-même avons beaucoup parlé de Sirk, de sa manière d'utiliser l'ironie et la couleur, et de Fassbinder pour l'importance des plans serrés et la prestance des comédiens.

Mais nous étions d'accord qu'un pastiche ne serait pas vraiment intéressant, que les références doivent être assimilées. Au lieu de trop s'inspirer d'autres films, il fallait surtout trouver les outils mélodramatiques qui serviraient à amplifier naturellement un style lui-même réaliste.

Parlez-nous de la musique du film.

J'ai senti que la musique avait besoin d'être singulière voire même insolente à l'instar de ces personnages. Il ne fallait pas que la musique du film semble formatée afin d'éviter de donner un effet banalisant. Conscient que c'est un outil mélodramatique puissant, j'ai accompagné, pour la première fois, mon travail d'une bande son originale.

Si je n'avais pas découvert le premier album de Nadah El Shazly, *Ahwar*, je n'aurais peut-être pas utilisé de musique. L'album avait un réel sens du drame, de l'élégance et de l'audace. Dans le monde arabe, l'Égypte est évidemment associée à l'âge d'or du cinéma arabe et au mélodrame. C'est cette Histoire que j'ai ressentie dans le travail de Nadah, bien qu'elle l'exprime de manière radicale. J'aimais beaucoup l'idée de relier le film à cette tradition.

J'ai contacté Nadah et j'ai été ravi qu'elle accepte de travailler sur le film. Nous avons tous les deux appris et avancé à tâtons dans ce processus, puisque cela s'apparentait à une première expérience pour nous.

Nous avons exploré de nombreuses pistes mais avons finalement jugé que l'improvisation, largement utilisée par Nadah sur *Ahwar*, instaurait parfaitement la précarité et l'existence improvisée des personnages. Puis, nous avons progressivement laissé place à quelque chose de plus élégant et mélodique, afin de s'axer sur l'émotion. Enfin, à mesure que le film tend vers sa fin, nous avons pleinement assumé des sonorités de mélodrame classique.



FILMOGRAPHIE DU RÉALISATEUR

LONG-MÉTRAGES

2022 **LES DAMNÉS NE PLEURENT PAS**

Sélections : Giornate degli Autori 2022, BFI London Film Festival 2022

2019 **LYNN + LUCY**

Sélections : Festival du film San Sebastián, Zurich, Londres
Prix : Festival de Marrakech (Meilleure actrice), Festival de Macao (Meilleur réalisateur, Meilleure actrice), Les Arcs (Meilleure actrice), Festival du film de Vilnius (Meilleur réalisateur, Meilleure actrice) avec l'aide de BBC Film, du BFI et de Creative UK

COURT-MÉTRAGES

2015 **RATE ME**

Sélections : Sundance, BIFA, AFI Fest
Prix: Festival de Cannes (Prix Illy, Quinzaine des Réalisateurs), Toronto (Mention honorable), Leeds (Meilleur court-métrage UK), AFI Fest (Mention spéciale), Festival du nouveau cinéma de Montréal (Mention spéciale)

2012 **THE CURSE**

Sélections : London Short Film Festival, Festival de Fuji Im, BAFTA
Prix: Festival de Cannes (Prix Illy, Quinzaine des Réalisateurs), Clermont-Ferrand (Mention spéciale du jury), Fuji (Meilleur court-métrage), Hamptons (Prix Golden Starfish du Meilleur court-métrage), Dubaï (Best Short Film)



AVEC

Fatima-Zahra
Selim
Sébastien

Moustapha
Abdou
Touriya

Aïcha TEBBAE

Abdellah EL HAJJOUJI

Antoine REINARTZ

*120 Battements par minute,
Roubaix, une lumière, Petite Nature*

Moustapha MOKAFIH

Walid CHAIBI

Sawsen KOTBI

ÉQUIPE

Image	Caroline CHAMPETIER <i>Annette, Holy Motors, Des hommes et des dieux</i>
Montage	François QUIQUERÉ <i>Mrs Hyde, Joueurs</i>
1er Assistant réalisateur	Luc CATANIA <i>Garçon chiffon, La Loi de la jungle</i>
Décors	Samuel CHARBONNOT <i>Sofia, Lynn + Lucy</i>
Musique originale	Nadah EL SHAZLY
Son	Bruno SCHWEISGUTH <i>Une vie démente, No et moi</i>
Costumes	Cécile MANOKOUNE <i>No Man's Land, L'Échange des princesses</i>
Maquillage et coiffure	Anne CARAMAGNOL <i>Elle, Café de Flore</i>
Direction de production	Abdelhadi EL FAKIR <i>Les Crevettes pailletées, Le Monde d'hier</i>
Mixage	Emmanuel DE BOISSIEU <i>Nuestras Madres, L'Enfance d'un chef, Mr. Nobody</i>

المحتور ما كي بكيش

LES DAMNÉS NE PLEURENT PAS

